

Blaise Hofmann
**Deux petites
maîtresses zen**



ZOE

DEUX PETITES MAÎTRESSES ZEN

AUX ÉDITIONS ZOÉ

Estive, roman, 2007
(Prix Nicolas Bouvier), Zoé-Poche, 2011

L'Assoiffée, roman, 2009

Marquises, récit de voyage, 2014

Capucine, roman biographique, 2015

La Fête, 2019

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Billet aller simple, L'Aire, récit de voyage, 2006

Notre mer, L'Aire, récit de voyage, 2009

Monde animal, d'Autre Part, récit, 2016

Les Mystères de l'eau, La Joie de Lire, livre jeunesse, 2018

Jour de Fête, La Joie de Lire, livre jeunesse, 2019

Fête des Vignerons 2019.

Les poèmes, co-édition Zoé-Campiche, poèmes, 2019

BLAISE HOFMANN

DEUX PETITES
MAÎTRESSES ZEN

ZOE

L'auteur remercie le Palp Festival
et le Musée de Bagnes pour leur résidence
d'écriture à Bruson (VS).

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2021
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture: Notter et Vigne
Illustration de couverture: © Ron Dale / shutterstock.com

ISBN 978-2-88927-949-4
ISBN EPUB: 978-2-88927-950-0
ISBN PDFWEB: 978-2-88927-951-7

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien de
la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

*à Alice et Eve,
à Virginie,*

*à Frédéric,
Jacqueline, Alex
et mes parents,*

Place de jeux

Septembre 2019, on pédale dans un pédalo en forme de cygne dans le parc d'Ueno, à Tokyo, sur l'étang naturel de Shinobazu, une étendue de nénufars bordée de cerisiers et de gratte-ciels.

Novembre 2019, on pédale dans un pédalo en forme de cygne sur le lac Taw Min, à Yangon, en Birmanie ; sur les rives, des immigrants chinois répètent en rangs serrés quelques mouvements de tai chi devant le restaurant The Golden Duck, tandis que des expatriés occidentaux grimacent en faisant du gainage.

Janvier 2020, on pédale dans un pédalo en forme de cygne sur le lac artificiel de Lumpini, à Bangkok ; il faut s'immobiliser et se taire à 18 heures précises lorsque les haut-parleurs du parc font retentir l'hymne national.

Février 2020, on pédale dans un pédalo en forme de cygne dans la capitale du Sri Lanka, sur le lac Beira, au pied de l'hôtel cinq étoiles Cinnamon, où lors des précédentes fêtes de Pâques, un jeune homme avait rejoint la salle du petit-déjeuner, s'était approché d'un buffet saturé de brioches françaises et de jus de fruits frais, pour y déclencher sa ceinture d'explosifs.

Mars 2020, on pédale dans un pédalo en forme de cygne en très mauvais état sur le réservoir d'eau de Gadisar, au sud de la citadelle de Jaisalmer, au Rajasthan. L'Inde enregistre alors son deuxième décès pour cause de coronavirus, le Taj Mahal est aussitôt fermé, les visas européens annulés, l'exportation de masques et de gants suspendue.

Ces installations sur lesquelles jouent vos enfants furent les vôtres lorsque vos parents vous emmenaient ici. Votre devoir est de leur enseigner comment préserver ce patrimoine, afin qu'ils puissent à leur tour le transmettre à leurs enfants.

Vous liriez ce message à l'entrée du Parc Victoria, à Nuwara Ellya, une petite ville d'altitude très prisée jadis des colons britanniques. S'ils les ont mis dehors il y a trois générations, les Sri-Lankais ont tenu à chouchouter leur place de jeux : pas un mégot, pas un point de rouille, pas un bris de verre, un gazon presque vert, un toboggan à deux étages, une balancelle en osier, des tape-cul artisanaux et un marronnier planté en 1919 pour célébrer la paix.

Une paix toute relative quand surgit une cohue d'écoliers en uniforme emmenés par deux maîtresses, un sifflet autour du cou. Comme partout, les garçons monopolisent le toboggan et empêchent les filles de monter. Ils lancent des cailloux sur un vieux cabot qui ne bronche pas, il est habitué, il appartient à l'employé qui repeint en rouge l'armature des balançoires.

Lorsque les écoliers s'en vont, nos filles se retrouvent seules avec une petite Islandaise de 4 ans, en voyage avec ses parents depuis un an. Elle

s'appelle Aurora, « comme les aurores », précise le père, qui s'est fait tatouer ce prénom sur l'avant-bras. Il alimente une page Facebook, « Escape from daily life », il fait maintenant défiler ses photos, je retrouve le Cambodge, le Laos, la Birmanie, la Thaïlande, j'ai dans l'application Photos de mon téléphone les mêmes sauterelles grillées, les mêmes ponts de bambous, les mêmes processions de moineillons orange, les mêmes obus non explosés, les mêmes balançoires suspendues à des palmiers, les mêmes montgolfières au lever du jour et la même banderole affichée à l'entrée du Rocher du Lion à Sigiriya: « Détectez le virus, pas les Chinois. »

On est en février 2020. Le père d'Aurora me dit que les étudiants sri lankais de l'université de Wuhan seront rapatriés et mis en quarantaine près d'ici. Le gouvernement cherche à convaincre la population de ne pas paniquer, pour ne pas effrayer les touristes. Lui a téléchargé une application qui affiche en temps réel, pays par pays, le nombre de personnes infectées. Il me montre dans le *Daily News* une page entière consacrée aux distributions de masques à Phnom Penh, à la désinfection des avions de la compagnie Thai Airways, aux scanners thermaux de l'aéroport de Tokyo.

Le monde est une place de jeux.

On sort de chez soi, on a du temps libre, on est plus ouvert, plus poreux, on sourit aux inconnus, on cherche le contact, on demande où ils habitent, d'où ils viennent, ce qu'ils ont vu, s'ils ont aimé, combien ça a coûté, quel âge a le petit, ah, il est grand pour son âge, il va déjà à l'école?, on est une grande famille de gens loin de chez eux, on a l'adrénaline du toboggan, on s'invente une nouvelle vie dans une petite cabane, on va le plus haut possible, le plus vite possible, on découvre la transe de la balançoire, le vertige du tourniquet, on tourne, on tourne, plus vite, plus vite, c'est notre Grand Tour, celui des petits bourgeois aisés à qui l'on permettait de s'amuser dans les capitales européennes avant de se ranger, c'est le tour du monde en un après-midi, la conquête de l'espace, la ruée vers l'Est, le Pékin express. Le hamac est une balançoire. La plage, un bac à sable. Le voyage, un carrousel. On est retombé en enfance, sans la surveillance des grandes personnes, on se déguise en baroudeur, on achète n'importe quoi, on se déplace n'importe comment, on ne respecte pas les installations, on ne fait que passer, on loue pour quelques dollars des vélos trop petits pour pédaler en plein soleil,

des motos trop nerveuses pour rouler à trois sur la selle et sans casque, on se sent en sécurité, hardi et léger, on rajeunit, on est tout excité, même si on retrouve partout les mêmes aménagements, les mêmes caisses enregistreuses, les mêmes assiettes de frites, les mêmes toilettes homme et femme, les mêmes boutiques à souvenirs, la même balançoire, le même bac à sable, le même tourniquet, on racontera ses aventures avec une liberté feinte, on archivera les preuves de ses vertiges, on fera semblant, on fera comme si, on s'imaginera avoir rompu les lois de l'uniformité et de la monotonie.

Il y a l'odeur du gazole, du spray anti-moustique, de la terre ocre, encore chaude et humide en cette fin de mousson. On entrouvre une bâche, sur le côté du tuk-tuk, on discerne quelques vaches attachées chacune à un pieu, des charrettes à cheval et le vol inquiet des hirondelles dans un ciel gris. Le conducteur s'appelle Tim, il a trois filles mais préfère de loin s'en éloigner pour aller travailler, « elles sont encore trop petites, trop bruyantes », dit-il en se retournant. Il n'a jamais vraiment voulu être père. Peut-être parce que ses parents sont morts lorsqu'il avait 8 ans. Il a grandi « à la pagode », éduqué comme novice dans un monastère. Il gare son tuk-tuk devant une pharmacie, il s'excuse, il doit acheter une boîte de Doliprane, il a de la fièvre, il a si peur de l'épidémie de dengue, ce fléau sévit dans toute l'Asie du Sud-Est, beaucoup d'amis l'ont attrapé, ils s'en remettent avec peine, tous les hôpitaux cambodgiens sont pleins.

Ce même Tim nous fera visiter les temples d'Angkor, sans conteste l'une des plus belles places de jeux d'Asie, l'une des plus fréquentées aussi. Ce joyau de la civilisation khmère, *must* touristique des années 60 et ruine délaissée durant vingt années de guerre, figure cette année dans la « Liste des sites à ne pas visiter » publiée par le magazine *Fodors*, aux

côtés de la ville de Barcelone, l'île de Bali et le Cervin.

Ces centaines de temples, nos filles les ont adoptés dès le premier jour, adorant se faufiler entre les sites, entre les siècles, entre les éléphants touristiques, déambuler dans une jungle inoffensive, escalader des murs de pierre, se cacher entre des racines de banyans, se perdre et se retrouver nez à nez avec le grand livre illustré de la galerie sud du Bayon, des sculptures murales qui décrivent la vie quotidienne des Khmers d'autrefois – regardez, rien n'a changé! – des buffles qui labourent, des mères qui accouchent, des combats de coqs et deux marchands chinois que l'on reconnaît à leur tunique.

« Des tours étranges, couleur de ciment », c'est ainsi qu'une petite Parisienne emmenée par son grand-oncle décrit, dans *Ritournelle de la faim* de Le Clézio, une reconstitution des temples d'Angkor lors de l'Exposition coloniale mise sur pied au bois de Vincennes au début du siècle dernier. J'achèterai pour deux dollars cette très belle édition NRF, presque neuve, sans annotations, au Book Corner de Vientiane, au Laos, dans le quartier qu'un Gallimard Découverte disait se trouver à « Chinatown », alors que l'on n'a rencontré aucun Chinois.

Pour les filles, les temples d'Angkor, c'est une quête incessante de ce qu'elles appellent des « cuisines », des autels de pierre sculptés en l'honneur du dieu Shiva, avec un symbole phallique que je préfère ne pas leur expliquer (elles ont 2 et 3 ans), la possibilité de grimper aux arbres incrustés dans les pierres du Ta Prohm, de s'amuser des singes qui plongent dans les flaques et de marquer un temps d'arrêt pour se faire raconter les bas-reliefs d'Angkor Vat, six cents mètres de fresques qui décrivent le paradis, une vie de palais qui ressemble étonnement à l'actuelle Pub Street de Siem Reap, la ville voisine ; on a simplement remplacé les palanquins de l'élite khmère par des tuk-tuk et la danse des belles *apsaras* par des prostituées.

En mai 2020, la société chinoise NagaCorp LTD recevra l'aval du Premier ministre cambodgien pour construire, à quelques mètres de ces temples, un parc d'attractions aquatique d'une centaine d'hectares, « The Angkor Lake of Wonder », avec de faux canaux, des gondoles, un palace, un parc marin, une piscine à vagues, des copies de sculptures khmères, un marché flottant, une immense plage de sable et un triple toboggan.

Trek ethnique au Laos

«Ne vous inquiétez pas, des bus vont vers le nord», nous a promis celui qui nous a déposés ici, tout au sud du Laos, à un carrefour désert au milieu d'une plaine aride : un arbre trop rachitique pour produire de l'ombre, un abri de fortune qui sert d'auberge, un tuk-tuk défoncé et son propriétaire, un vieil homme mal rasé qui flaire l'aubaine, salivant de voir notre peau si blanche et si pressée.

Gros plan sur son front perlé de sueur. Une main crispée sur son téléphone Nokia. Il vient nous demander cent dollars pour nous amener à Paksé, à une centaine de kilomètres plus au nord. Il ne manque qu'un air de Morricone.

On essaie de tendre le pouce, en plein soleil, en vain, il n'y a pas l'ombre d'un véhicule et il fait plus de 40 °C. On laisse nos deux sacs au bord de la chaussée pour signifier notre présence, on s'installe sur le banc de bois de la vieille aubergiste, qui offre aussitôt une banane aux filles ; on aperçoit sa dent de métal quand elle sourit.

Le chauffeur de tuk-tuk nous sert d'horloge, revenant vers nous tous les quarts d'heure pour réduire son tarif de dix dollars. Une heure a passé, il est descendu à soixante dollars, soit toujours vingt fois le prix d'un billet de bus. La vieille fait non avec la tête, dans le dos du chauffeur. Elle nous conseille de prendre nos aises. Elle ne voit pas en quoi cette attente poserait problème. On essaie de faire siester les filles sur une serviette dépliée sur la terre battue. Je me sers de mon carnet de notes pour les éventer. Il est midi, il est 13 heures, il est 14 heures.

Un bruit de moteur.

Un nuage de poussière.

C'est le cœur qui bat, le sang qui pulse dans les veines, c'est le corps qui s'agite, qui parle fort et vite, qui court, qui réveille, qui range, qui porte, qui remercie, dit au revoir et monte dans le bus. La porte se ferme, il redémarre, on est à l'intérieur : c'est un *sleeping bus VIP* avec deux sièges-lits disponibles et une climatisation qui fonctionne. On est couchés sur du mou, sur du propre, Alice allongée sur moi, Eve sur mon amoureuse, on est rattrapés par le mouvement, la vie accélérée, on était immobiles et on va à tout allure, sans effort, à la merci de la nervosité d'un chauffeur frustré d'avoir perdu trop de temps à la douane cambodgienne, il reprend sa chevauchée fantastique, sa poursuite infernale, il doit frôler les cent kilomètres à l'heure, le record

atteint par une automobile en 1899, du temps où l'on croyait encore au lyrisme des machines, au culte de la vitesse, c'est ce qui me traverse l'esprit alors que mon corps est étendu dans une carcasse de fer ; je voue une confiance aveugle à la mécanique et à son chauffeur qui n'est rien d'autre qu'un « cul-de-jatte aux fesses de sept lieues », comme l'écrivait Saint-Pol-Roux dans *La Randonnée*.

Je n'ai pas l'œil fébrile de celui qui anticipe les obstacles, plutôt le regard froncé de celui qui voudrait raccommoder ces lambeaux de paysages, ces villages déformés par l'épaisseur et la crasse de la vitre – le temps de la machine ne correspond pas au temps de mon corps – il ne reste rien des régions traversées, trop d'images à la seconde, je suis au cinéma, un voyeur plutôt qu'un voyageur, un spectateur. Je vois des hommes faire les moissons à la serpe ; dissimulées sous un large chapeau de paille, les femmes nouent des gerbes de blé en les faisant voltiger au-dessus de leur tête.

La connexion avec l'extérieur est interrompue, alors je regarde autour de moi, à l'intérieur de l'habitacle, devant, derrière, il y a une Coréenne qui revient au Laos pour la septième fois, sans pouvoir m'expliquer pourquoi, il y a un ex-mannequin slovène nommé Urban Urbanc qui gagne sa vie en organisant des retraites de développement personnel, il y a une Laotienne qui porte des jeans artificiellement troués, de faux ongles, des lunettes de

soleil de marque, qui fait un Facetime avec sa mère pour lui présenter nos filles, tout en rongeant une brochette de poulet achetée à des femmes surgies de l'extérieur, qui n'ont eu qu'une minute pour traverser le couloir du bus, vendre leurs salades de papayes vertes, leur riz gluant, et pincer les joues des filles, comme pour prouver qu'elles étaient bien réelles.

Lorsqu'il était un jeune père de famille, il a vu tomber deux millions de tonnes de bombes sur son pays. Il a connu la colonie, la guerre, la dictature. Il porte ce soir un maillot de l'équipe d'Allemagne et d'épaisses lunettes de vue. Quand le soleil du soir n'est plus qu'une pastille rouge déposée dans les eaux du Mékong, il allume sa génératrice, son vieux *sound-system* et un compresseur pour gonfler une girafe géante. Il déplie le trampoline et découvre une piscine pleine de balles en mousse. Ses sept néons grossièrement peinturlurés attirent immédiatement des essaims d'insectes et d'enfants.

Le vieil homme fume maintenant une cigarette roulée, assis sur un petit tabouret en plastique en forme de lion. Je lui commande une bière ; il ouvre sa glacière et met trois glaçons douteux dans un verre de bière tiède. Je la bois sur un petit tabouret en plastique en forme de tortue. La nuit couvre lentement les rives du fleuve, une première étoile peine à se faire une place au milieu des ampoules du *night market* de Vientiane. Il préfère regarder jouer les enfants et tourner le dos aux parasols Blanche de Bruges de la pizzeria voisine, aux retraités français en chemise Hawaï qui triment sur leur moto chinoise de trop jeunes Laotiennes.

Cette place de jeux, c'est sa caisse de pension. Le bonheur coûte chez lui 1 000 kips par tête, une dizaine de centimes d'euro. Alice plonge dans les balles de mousse et fait semblant de nager, elle disparaît, on n'en voit plus que les jambes, elle réapparaît, un petit dinosaure en plastique dans la main, hilare. Eve fait des allers-retours sur les boudins poussiéreux de la girafe, qui remue alors son cou, sa tête, sa crête rouge et ses deux dents de devant. Ici, le bonheur fait les joues toutes rouges.